

Le temps est gris. Le ciel nuageux vibre sous les grondements lointains d'un imminent orage. La rue est vide. Aucun mouvement dans les cours des voisins, hormis un petit vent qui détache les quelques feuilles marron qui restaient désespérément accrochées à leur branche maîtresse. Seul à la fenêtre, rien ne peut me distraire de cette douleur chronique qui affecte mes articulations et qui me torture l'esprit. Mon vieux corps tordu fait encore des siennes : et c'est pire lorsqu'il s'apprête à pleuvoir. Le grand chêne du voisin d'en face n'a plus qu'une seule feuille. Je pose mon regard sur cette dernière feuille. Je vais l'appeler Anne. Anne grelotte. Je me demande ce qui la retient. Qu'est-ce que cette feuille avait de plus que les autres ? Une meilleure santé, je ne sais pas. Une attache mieux ancrée, probablement. Une position géographique avantageuse, protégée des vents glaciaux du nord, peut-être. Une volonté inébranlable ? Je ne crois pas. Ce n'est sûrement qu'une question de chance : la même chance qui a permis à ce gigantesque chêne de profiter de la lumière du jour et d'un souterrain infini où étendre ses racines. On n'a pas tous cette chance...

Voilà qu'Anne, la feuille rebelle, se met à grelotter de nouveau. Une ombre virevolte dans le coin inférieur droit de la fenêtre. Qu'est-ce que c'est ? Oh, voilà Grégory qui s'amène. Enfin, un peu d'action. L'écureuil court frénétiquement vers l'érable du deuxième voisin. Les branches dénudées de l'arbre à sucre créent un passage au-dessus de la frontière clôturée du voisin d'en face. En été, ses feuilles viennent chatouiller celles du chêne. Grégory saute tête première vers le tronc de l'érable et s'accroche à son écorce. Il se met à escalader frénétiquement avec la queue qui sautille par à-coups névrotiques. Pourquoi est-il si agité en cette journée d'un calme plat, telle est la question. Près du sommet de l'arbre, il y va d'une démonstration d'équilibriste sur une des branches. Cette dernière est forte, longue et souple : elle flotte au-dessus de la cour voisine. Grégory poursuit son sprint sans aucune hésitation. Alors que la branche retient à peine son poids, il bondit vers le chêne en écartant les bras, les doigts et les orteils afin de se faire le plus large possible. A-t-il plané ? Dur à dire. Tout se déroule tellement vite. Il atterrit sur une branche du chêne. Il s'agrippe avec force, faisant fléchir et craquer la branche. Je l'ai entendu, même à travers la fenêtre. Sans même prendre une pause pour reprendre ses esprits, il continue de s'enfuir vers le haut du chêne. Il se dirige droit vers Anne, qui ne se tient désormais que par un dernier filament séché. Serait-ce possible ? Quelles étaient les chances ? Et pourtant, ce qui devait arriver arrive. Grégory accroche Anne au passage avant de sauter sur le toit de la maison et disparaître derrière une lucarne. Anne flotte doucement vers le sol. Pauvre Anne. Elle prend quelques élans, puis fonce vers le sol. Ses rebords dentelés coupent l'air. Puis, elle s'écrase au sol, faisant lever ses quelques camarades tombées au combat. À ce moment, Anne disparaît. Elle se fond à la terre, à ce tapis de feuilles brunâtres, qui servira à nourrir la prochaine génération de végétaux. Voilà l'augure d'un autre long hiver. Peut-être que Grégory tentait de fuir l'hiver. Ou peut-être était-ce un chat, ou simplement la pluie ? Aucun moyen de le savoir. Mes histoires ne sont que des bribes

incomplètes d'un grand tout impossible à définir. Je ne suis qu'un vieux bonsaï posé à la fenêtre.

Une première larme céleste frappe à la fenêtre. Le vent se lève. Le ciel devient soudainement couleur anthracite. Les quelques rayons du soleil qui réussissaient encore à traverser l'épais filtre nuageux sont maintenant réduits au silence. Ce qui n'était qu'une goutte se transforme rapidement en plusieurs détonations sèches frappant les parois de la maison. Et puis, le déluge. Je suis heureux d'avoir un toit au-dessus de ma tête en ce moment. C'est ma chance, je suppose. J'adore les orages : un mélange chaotique de vie, de sérénité et d'éclat. Je serai toujours étonné de voir comment un événement si anodin d'un point de vue terrestre peut agir de manière si violente sur nos vies. Un premier éclair déchire le ciel. Un bombardement sonore vient ensuite secouer les fondations de la maison. Une étincelle, aussi subtile qu'une ampoule de Noël qui s'éteint, jaillit du haut du chêne. Une fibre lumineuse remonte alors vers le ciel. Le bruit qui s'en suit se compare à celui d'une explosion de dynamite. La déflagration traverse mon corps. J'ai l'impression que mes poumons se dilatent, que mon cœur reçoit un coup de poing et que mon estomac éclate comme un grain de pop corn. Je retiens mon souffle. Une douce voix se glisse jusqu'à mes oreilles : « Mon dieu, mais c'est le déluge. » Cette voix, c'est celle de Madeleine. Ma Madeleine. Elle pousse la porte du boudoir avec son dos. Elle tient entre les mains un plateau d'argent. Elle pose le plat sur la petite table à café à côté de mon voltaire. Sa main se dépose sur mon dos recroquevillé. Je peux humer l'odeur de la tasse de thé et du croissant : ce que je préfère. Elle pose ses lèvres sur mon front avant de s'asseoir sur le fauteuil adjacent au mien. J'arrive toujours à voir, derrière ce visage creusé par la vieillesse, le jeune visage dont je suis tombé amoureux. Elle dépose délicatement sur son nez les lunettes en demi-cercle qui étaient suspendues à son cou. Elle me sert ensuite un sourire bienveillant et se met à lire un roman. Je n'ai peut-être pas les branches les plus fortes, les feuilles les plus vertes ou les racines les plus vastes, mais rien de tout ça ne vaut la présence de Madeleine. Dans le confort de mon salon, au bord du foyer, devant la fenêtre, rien au monde n'a plus de sens pour moi. Voilà la bribe de mon histoire. Incomplète, impossible à définir, partie d'un grand tout.